

## Alain-Majesté, journaliste au Burundi : "Je ne travaille pas pour l'argent"

Jeune Afrique, 29 mars 2017 L'argent des Africains : Alain-Majesté, journaliste au Burundi 81 euros par mois Cette semaine, l'argent des Africains part à la rencontre d'Alain-Majesté (photo), journaliste à la radio CCIB fm+, à Bujumbura. Ce jeune Burundais de 27 ans a accepté de nous raconter son quotidien et de nous ouvrir son portefeuille. « J'avais une rêve quand j'étais gamin, je voulais être journaliste. Tout petit déjà, j'écoutais la radio et je regardais les grandes personnes à la télé, j'étais admiratif. »

Mais depuis, les idées d'Alain-Majesté se sont heurtées à la réalité. Cela fait deux ans que le pays traverse une crise économique et politique, à tel point que 320 000 Burundais, soit 3% de la population, ont pris l'exil. Ceux qui restent font comme ils peuvent au quotidien. Ils seraient même les plus malheureux au monde, après les Centrafricains, selon un rapport des Nations unies. Assassinats, arrestations arbitraires, tortures : depuis que Pierre Nkurunziza a brigué un troisième mandat en juillet 2015, le petit pays sombre dans la terreur. Des centaines de personnes sont mortes pour avoir manifesté. L'ONU relève depuis deux ans une montée des tensions entre Tutsis et Hutus et met en garde contre une possible guerre civile. Croire en un avenir meilleur Alain-Majesté ne se laisse pas décourager pour autant. En cette matinée du mois de mars, il s'est rendu au marché pour interroger les commerçants et les consommateurs sur l'augmentation des prix. Pigiste depuis deux et demi à la radio CCIB fm+, il n'a pas chappé à l'assommoir économique qui a frappé le quotidien des Burundais. « 80% des jeunes qui sortent de l'université chômeurs ». Mais le jeune diplômé a décidé qu'il ne voulait pas rester à la maison » comme beaucoup de camarades étudiants. « Le pays est dans une situation très précaire, c'est un calvaire quotidien que je voulais vivre pour que le monde voie comment nous vivons ». Avec 150 000 BIF (francs burundais) mensuels, équivalant à 81 euros il vit au-dessus du salaire minimum de 18,50 euros. À 27 ans, le jeune homme continue de croire en un avenir meilleur. Il peut compter sur le soutien indéfectible de sa mère, chez qui il vit toujours. Ce natif de Bujumbura a grandi dans un milieu pas aisé. Il a étudié dans des écoles moyennes, les mêmes que tout le monde fréquente à son bac, alors qu'à ses 20 ans, il réussit à entrer à l'Université Lumière, une école privée, en empruntant quelques billets. Sa licence en Sciences de la communication lui a coûté très cher, 760 000 BIF chaque année. Autant dire que la maîtrise à laquelle il aspirait était hors atteinte : « Il faut débours 3 000 dollars par an, je n'ai pas les moyens de continuer ». Un quart du salaire pour manger Alain-Majesté vit modestement en limitant les dépenses. Sa plus grosse sortie d'argent est destinée à ses déjeuners en ville, à midi, entre deux reportages. Une partie de son salaire, soit 27 euros par mois, part chaque mois dans la nourriture. Il se rend généralement dans des petits restaurants « petits, petits », souligne-t-il et mange du riz avec quelques haricots, « un repas servi aux personnes maigre revenu ». Alain a vite fait d'énumérer chacune de ses dépenses, il les a toutes en tête. Il sait précisément où va son argent, chaque billet a de la valeur. Pour ses déplacements, il utilise les transports en commun dans lesquels il estime laisser 16 euros chaque mois. À raison de 19 cents le trajet, on comprend qu'il passe beaucoup de temps sur la route, son lieu de travail se situant à 30km de chez lui. « Je ne travaille pas pour l'argent » est la phrase qu'il répète presque 6 euros pour s'approvisionner en médicaments, « des calmants, la plupart du temps ». Une partie de son salaire est destinée à son crédit téléphonique de 8 euros mensuels mais il considère que c'est trop peu. Généralement les gens prennent un crédit à 16 euros ». Pour 8 euros, il aime aussi renouveler ses tenues de temps à autres « un pantalon par mois en moyenne ». Alain-Majesté n'a pas tellement le courage de faire la grande fête le jour où il a peur de dépenser l'argent que je n'ai pas ». Il se fait plaisir en se procurant quelques bières, cinq paquets qui lui coûtent autour de 4 euros chaque semaine. En attendant des jours meilleurs, il insiste sur le fait qu'aucune épargne n'est pour l'instant envisageable à la fin du mois. S'il persiste à travailler c'est dans l'espoir de le faire dignement. « Je ne travaille pas pour l'argent, c'est trop peu. Je vais au bureau pour remplir mon carnet d'adresses espérer être embauché dans un grand organe de presse ». Malgré la conjoncture, Alain a beaucoup d'ambition, et pour cela, concède-t-il, « il faut des sous et je ne les ai pas ». Fonder une famille relève également du parcours du combattant. Quant à l'idée de partir, il essaie même de rêver. « J'aimerais rester ici, au Burundi, pour promouvoir mais si c'est trop compliqué, alors peut-être qu'un jour je partirai ». Par Maova Commecy

À

À

(adsbygoogle = window.adsbygoogle || []).push({});